

Zeitschrift: Geographica Helvetica : schweizerische Zeitschrift für Geographie = Swiss journal of geography = revue suisse de géographie = rivista svizzera di geografia

Herausgeber: Verband Geographie Schweiz ; Geographisch-Ethnographische Gesellschaft Zürich

Band: 63 (2008)

Heft: 4: Construire des géographies : formes et savoirs émergents de la géographie = Constructs of Geography : new forms and emerging fields of knowledge = Geographien konstruieren : neue Formen und Erträge der Geographie

Buchbesprechung

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Buchbesprechungen / Book reviews / Comptes rendus

La ville et l'urbain à l'aube d'un nouveau siècle: une géographie au cœur de l'ensemble des sciences humaines – Une discussion conjointe des livres suivants:

DORIER-APPRIL, E. & P. GERVAIS-LAMBONY (dirs) (2007):
Vies citadines

GRUET, B. (2006): La rue à Rome, miroir de la ville.
Entre l'émotion et la norme

KAUFMANN, V. (2008): Les paradoxes de la mobilité:
bouger, s'enraciner

LAZZAROTTI, O. (2006): Habiter: la condition géographique

PAQUOT, T. (2008): Banlieues. Une anthologie

SAINT-JULIEN, T. & R. LE GOIX (2007): La métropole
parisienne: centralités, inégalités, proximités

«Sous-division maintenant bien établie de la géographie, la géographie urbaine a contribué à transformer en profondeur les connaissances et les pratiques de la discipline, car plus que tout autre champ de recherche, elle fait appel à la collaboration transdisciplinaire».

Ainsi le soussigné écrivait, avec ANTOINE BAILLY, dans une notice consacrée à un ensemble d'ouvrages parus au début des années 80 du siècle précédent (BAILLY & RACINE 1981: 143). Plus d'un quart de siècle plus tard, l'énoncé peut-il être repris sans modification, quitte peut-être à en renforcer la chute («la collaboration transdisciplinaire»), celle-ci s'étant largement accrue? Apparemment oui, à ceci près qu'il semble inadéquat de parler encore de «sous-division», comme si un système «académique» global, définissant les tours et contours d'une «discipline» géographique existait encore. Il arrive surtout, comme l'ouvrage coordonné par ANTONIO DA CUNHA et LAURENT MATTHEY et judicieusement intitulé *La ville et l'urbain: des savoirs émergents* l'a démontré tout en étant écrit à 90% par des géographes de formation, qu'en reconstruisant en permanence de nouvelles catégories de pensée et de nouveaux objets de savoir,

«les artisans de la raison géographique [...] ont largement cédé à la tentation d'y combiner des savoirs, des méthodes, des concepts et lexiques divers, multiples sinon hétérogènes» (DA CUNHA & MATTHEY 2007: 11).

La géographie, non plus «carrefour» mais bien plutôt discipline de «frontières» ne déjoue-t-elle pas constamment les cloisonnements disciplinaires établis,

«la ville et l'urbain [se prêtant] d'autant plus facilement à ces opérations scientifiques qu'ils s'inscrivent dans un régime épistémique qui est celui du «fait social total»,

selon l'expression popularisée dès les années 1920 par MARCEL MAUSS (ibid.: 12)?

Faut-il pour autant penser que dans leur exercice, les auteurs géographes ont laissé leur drapeau disciplinaire s'échapper, ou plutôt se noyer dans un ensemble conceptuel et méthodologique outre-disciplinaire, relevant peut-être de ce que PAUL CLAVAL (1981) essayait dans son fameux essai de qualifier d'«urbanologie» et qu'illustre de manière si exemplaire l'ouvrage tout à fait exceptionnel consacré à *La rue à Rome, miroir de la ville?* par BRICE GRUET (2006)? D'un autre côté, ne peut-on pas reconnaître qu'en dépit de la frilosité des partenaires des sciences humaines – à quelques trop rares exceptions près dont celles du philosophe «urbaniste» THIERRY PAQUOT (2008) et du sociologue VINCENT KAUFMANN (2007) – à évoquer explicitement ce qu'ils ont pu tirer d'un savoir proprement géographique, ce type de savoir a tout de même profondément marqué les esprits? Reste enfin ce qui est peut-être l'essentiel et qui fonde les transformations sans doute radicales de ces approches devenues autrement plus «complexes et poly-scopiques» (DA CUNHA & MATTHEY 2007: 11), tant chez les uns, les géographes, que chez les autres, sujettes au décentrement permanent de leur point de vue, et la constitution de véritables «champs d'émergence» – pour reprendre encore une fois les mots d'ANTONIO DA CUNHA et LAURENT MATTHEY – les transformations de l'objet lui-même et du rapport profond qu'on entretient avec lui. N'est-il pas enfin revenu, et de plus en plus largement partagé, après tant d'années de fuite, de délitements et d'évocation de «crise» urbaine, le «goût des villes», de vivre la ville, et la volonté que les espaces urbains continuent à «faire ville» (DORIER-APPRIL & GERVAIS-LAMBONY 2007: 6)?

Les commentaires qui suivent portent sur une série d'ouvrages réunis à la fin de ce volume. Ils sont tous consacrés à la ville et à l'urbain dans cette deuxième moitié de cette première décennie et permettent d'apporter une réponse nuancée à ces questions, tout en étant l'occasion de compléter la thématique de ce numéro quitte, comme a su fort heureusement le formuler la présidente de l'Académie des sciences humaines à «viser les marges pour atteindre l'essence» (BERTHOUD 2007). Tous comptes faits, si dérive il y a eu, il ne fait aucun doute pour le soussigné que la géographie, mais aussi ses objets urbains, dans leur nature, dans les processus d'adaptation ou de transformation, entre résilience et émergences (SAINT-JULIEN & LE GOIX 2007) sortent renforcés d'avoir emprunté ces nouveaux parcours. À cet égard, on se nourrira avec délectation de l'ouvrage si totalement original et pourtant si heureusement centré qu'en tant que géographe largement nourri de tous les progrès des sciences humaines, Olivier Lazzarotti (2006) a offert sous le titre **Habiter: la condition géographique**. Cet ouvrage fait goûter la si riche variété des pratiques géographiques et, consacré, tel qu'annoncé en qua-

trième page de couverture, «à l'humaine condition géographique», «faite de savoirs et de compétences». Il démontre bien, en effet, que celle-ci «s'apprend comme l'une des clés stratégiques de l'habiter contemporain» et donc de l'essentiel de ce qui tisse et trame l'existence humaine. Au total, un ensemble de livres choisis pour ce numéro est commenté ci-après, ce qui explique sans doute aussi le caractère très positif des commentaires proposés.

Le premier ouvrage de cette revue des devenir de la géographie urbaine au sein des sciences humaines est une extraordinaire composition offerte, dans son contenu comme dans la forme de sa livraison, par **Brice Gruet** (2006). Ce jeune géographe parisien issu de l'École normale supérieure et ancien pensionnaire de la Fondation Thiers (Institut de France/Centre national de la recherche scientifique) est évidemment doté d'une grande érudition latine et a choisi de se spécialiser en géographie culturelle et historique, orientant ses préoccupations sur les représentations mentales de l'espace, les problématiques liées à la diffusion spatiale des phénomènes culturels, les rapports entre espace et langage, la ville et le paysage. Autant d'ingrédients qui convergent dans un ouvrage hors norme disciplinaire et éditoriale de 557 pages sur papier glacé, assorties de 252 figures, cartes, plans et photographies, précieux documents d'archives ou muséographiques, sources littéraires – textes de GOETHE sur le *corso* et la *passaggiata* par exemple – reproductions de toiles de maîtres, et photos de l'auteur. Cet ouvrage est probablement le plus et le mieux illustré de l'histoire de l'édition géographique. La rue, qui fait «partie de ces mots évidents, usés comme des galets de rivière» mais

«usure qui permet de mieux apercevoir les veines et les détails dont la roche dont est fait ce galet» (GRUET 2006: 21),

mais plus précisément **la rue à Rome**, «quintessence de la Civitas» écrit le préfacier JEAN-ROBERT PITTE qui, en tant que président de l'Université Paris-Sorbonne a sans doute favorisé une édition aussi exceptionnellement riche dans sa conception graphique et sa réalisation.

Partant de la Rome actuelle, l'auteur suit le modèle régressif-progressif d'origine marxiste et sa dimension «historico-génétique», dû à HENRI LEFEBVRE relisant les *Grundrisse* et proposé dans *La production de l'espace*, et à JEAN-PAUL SARTRE dans ses *Questions de méthode*. Sans pourtant citer ces ouvrages, l'auteur remonte le cours du temps dans un va-et-vient continu entre le cas particulier de Rome et le monde urbain en général. De cette manière, il étudie les représentations liées à cette ville à la fois singulière et universelle, explorant

«les méandres et replis de l'imaginaire urbain européen et sa stratification progressive de manière à accéder autant que possible à l'origine des valeurs fondant le comportement urbain, le sentiment d'être urbain» (p. 18).

Qu'il évoque «le fantôme antique, prétexte ou programme» ou les possibles «variations du labyrinthe des villes modernes» (pp. 410-415), qu'il discute du poids et du rôle des métaphores ou des résonances symboliques des formes, s'appuyant aussi bien sur les résultats de fouilles que sur les textes juridiques, les œuvres littéraires et les guides touristiques, le savoir de l'auteur semble plonger directement dans les entrailles de la culture. Les rues de Rome sont décrites, à travers une analyse géo-historique, comme la

«matrice et [le] modèle de la ville occidentale durant de nombreux siècles et révélateurs de l'imaginaire urbain» rappelle la quatrième page de couverture. Parallèlement, l'auteur s'implique personnellement sur le plan critique dans une volonté d'ordre proprement exégétique qu'illustre parfaitement le choix du sous-titre de l'ouvrage: «Entre l'émotion et la norme».

Il s'agit de mieux comprendre les problèmes et les enjeux de la ville actuelle et plus largement de l'urbanisme contemporain. Le tout est construit en trois parties se chevauchant partiellement: «Une rue à la fois évidente et absente» (pp. 45-177), «Les usages de la rue» (pp. 177-330), «La rue prise à partie» (pp. 331-481). Ces parties permettent de repérer des mouvements historiques qualifiés de «mouvements ou retournements dialectiques» tels que

«l'éloignement du monde naturel au moment où s'affirme une culture et une civilisation proprement humaine par l'entremise nouvelle de la ville» (p. 481), «l'émergence du regard distancié sur le monde comme il le devient pour la ville» et «l'appréhension patrimoniale de la rue saisie comme fragment de la vie sociale» (p. 482). Dans cet ouvrage, la thématique initiale de la fondation cède progressivement le pas à des thématiques plus actuelles, autour des usages et des habitudes de la vie quotidienne. À partir des cassures culturelles de la Renaissance, l'ouvrage aboutit à la période actuelle et singulièrement aux effets de l'apothéose de l'automobile comme fait de civilisation majeur du XX^e siècle, comme «vecteur et symbole de la modernité» (p. 458), que l'auteur étudie sur les divers plans du politique, de l'économique et de l'idéologique, toujours en relation avec la rue. Cette rue, en tant que

«signe et symbole de notre urbanité, a été ébranlée et bouleversée par l'essor *a priori* irrésistible de l'ingénierie urbaine» (p. 427).

L'auteur évoque en titre du chapitre III «un douloureux sentiment de perte», ce qui lui donne l'occasion de faire intervenir dans la discussion aussi bien FRANÇOISE CHOAY et AUGUSTIN BERQUE que GUY DEBORD et JULIEN GRACQ.

Entre rue courbe, «chemin des ânes» et rue droite, «chemin des hommes» selon LE CORBUSIER, cité en exergue de l'ouvrage, le chemin critique suivi par le lecteur fut aussi long que riche et érudit. Et le repas

copieux pour l'esprit et pour les yeux. Faut-il évoquer finalement un sentiment de saturation? On hésite à le prétendre au vu de la qualité souvent exquise du contenu et de l'importance des enjeux de ce savoir. On notera que la conclusion est rassemblée de manière réflexive et critique (pp. 479-486) par rapport au buissonnement d'un ensemble qui, pour être rigoureux, est construit en spirale, ce qui n'évite évidemment pas les recouvrements et les redites. On terminera ici sur un maximum de félicitations: on a lu une œuvre d'importance majeure. Mais il est bien évident que la réussite de cet ouvrage s'annonçant explicitement comme «essentiellement géographique, et sans nuance» (p. 19) n'est concevable qu'à travers une incroyable maîtrise de l'ensemble des sciences humaines. Voilà qui ne court pas les rues.

Coordonné par **Elisabeth Dorier-Appril** et **Philippe Gervais-Lambony** (2007) sous le titre heureux de **Vies citadines**, un second ouvrage consacré à la ville et l'urbain, et plus spécifiquement aux pratiques, paroles et représentations de celles et ceux qui habitent les villes, s'inscrit quant à lui explicitement dans une perspective transdisciplinaire pour «décrire et comprendre la forme d'être au monde qu'est la citadinité» (p. 5). L'ouvrage comprend 237 pages de texte assorties de notes fort intéressantes sur l'origine et les thématiques de recherche des auteurs et d'une bibliographie globale remarquablement choisie, l'une des plus utiles actuellement réunies dans les ouvrages consacrés à la ville, certes très francophone, mais n'oubliant pas les incontournables anglo-saxons. Il réunit en effet le fruit du travail de quinze «enseignants-chercheurs» comme s'appellent aujourd'hui les universitaires français, provenant de plusieurs universités et instituts de recherche relevant de discipline différente (géographie, sociologie, anthropologie, socio-linguistique), travaillant sur des terrains divers d'Europe, des Etats-Unis, d'Amérique latine, d'Afrique subsaharienne et d'Afrique du Nord. Cet ouvrage est le résultat d'un séminaire réalisé dans le cadre de l'Institut universitaire de France et poursuivi par la constitution d'un atelier de recherche. Celui-ci a finalement permis aux intervenants des diverses disciplines de

«comparer leurs approches, d'affiner ensemble des définitions de concepts et de confronter les méthodologies d'enquête sur la vie citadine» (p. 6).

Remarquablement organisé sur le plan pédagogique, l'ouvrage part de la prise de conscience d'un ensemble de points communs transcendant la diversité des disciplines et des terrains, pour identifier deux ordres de questions de fond (et d'actualité). Le premier: la ville se dilue-t-elle, la ville se défait-elle? Avec son pendant, la question de la fragmentation urbaine, éventuellement considérée, à travers ses crises diverses, comme un effet de la mondialisation et du passage d'une

métropole industrielle de type fordiste à un type post-fordiste. C'est la mise en question de l'idée de la «fin des villes», la question des relations entre le «règne de l'urbain et la mort de la ville» telle que la voyait FRANÇOISE CHOAY (1994), et donc d'une éventuelle perte de pertinence des termes de citadinité et d'urbanité. Second ordre de question: qu'est-ce qui «fait ville»? «Malgré tout, pour le meilleur et pour le pire» annonce la quatrième page de couverture, puisque aussi bien, en dépit des crises, «elles tournent»! N'assiste-t-on pas, justement, face au changement, à une ré-invention de la citadinité, processus permanent qui appelle à une réaction politique:

«les discours sur les effets de la mondialisation sont à l'évidence instrumentalisés par des acteurs qui ont tout à gagner à ce que les changements soient présentés comme inéluctables et ne laissent aucune marge de manœuvre politique» (p. 10).

Toute l'ambition de l'ouvrage est dès lors de montrer, en reconnaissant le poids des valeurs subjectives attachées aux lieux, dans quelle mesure et à travers quelles stratégies d'adaptation la cohésion urbaine peut être préservée en même temps que le lien social (affectif et symbolique), assurant le succès de ce qu'on avait par ailleurs qualifié «d'ambiance urbaine», et la capacité de l'investissement de l'espace urbain par l'habitant.

Indépendamment de l'intérêt factuel de cette mise en commun d'expériences et de recherches diverses couvrant une série de thématiques liées à la vie citadine et joliment baptisées (Fragmentations, Mobiliser, Voisiner, Bouger, S'ancrer, Parler, Imprévu, Mixité, Rencontre, Détourner, Fêter, Flâner, Mémoires), on appréciera la grande originalité de ce «collectif» rompant avec les habitudes trop souvent laxistes des ouvrages à plusieurs voix. L'ouvrage réunit en effet des textes discutés dans l'ensemble du groupe, éventuellement modifiés et liés entre eux par des renvois qui évoquent et rendent possible une lecture de type hypertexte. À cet égard, la réussite paraît exemplaire d'autant plus qu'elle s'inscrit dans le cadre d'une problématique épistémologique se confrontant explicitement et de manière originale à la double tension entre raisonnements inductifs et déductifs, entre démarche idiographique et démarche nomothétique, refus d'une opposition binaire et démonstration réussie, entre théorisation et exemplification, celles-ci systématiquement utilisées en «encadrés» illustratifs et s'appuyant sur les terrains de chacun, comme autant de cas d'espèce. Il s'agit d'une réussite étonnante, qu'il fait plaisir à parcourir, comme on parcourt les rues et les recoins d'une ville. Les éditeurs l'on y invitent en flânant dans les pages du livre comme on flâne dans les villes, «ouvrant les villes comme on ouvre les livres», et réciproquement. Surprises et invention se trouvent à pratiquement chaque page. On s'en porte ici garant. Surpris, séduit, gagné le plus souvent, le géographe en

sortira certainement grandi et ses référentiels, tant conceptuels que contextuels, largement agrandis. Pour le meilleur.

Ville et mobilité: la relation devient consubstantielle, la mobilité s'imposant comme condition d'adaptation et de participation à la vie urbaine. Cela est vrai au point que, lorsqu'on parle de la ville et l'urbain, on évoque explicitement les formes nouvelles de territorialités correspondant à une saturation du quotidien par une mobilité spatiale diffuse et généralisée, pour utiliser les expressions aujourd'hui popularisées par l'œuvre commune de JEAN REMY et LILIANE VOYÉ. «Pour mieux comprendre les formes émergentes», disent les auteurs de *La ville: vers une nouvelle définition?* (REMY & VOYÉ 1992),

«il convient de les comparer à des situations dont la cohérence repose sur la limitation et la maîtrise collective de la mobilité» (quatrième page de couverture).

Ce paradigme suppose en outre de nouvelles interférences entre villes et campagne, et donc, encore une fois, la mobilité. Le petit ouvrage proposé par **Vincent Kaufmann** (2008), sociologue ayant succédé à MICHEL BASSAND à la direction du Laboratoire de sociologie urbaine de l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL) et prolongeant depuis une dizaine d'années déjà ses travaux pionniers sur la mobilité en Suisse, dépasse la seule visée urbaine. L'auteur traite tout d'abord du phénomène en général sous forme de bilan réflexif et critique des connaissances actuellement disponibles dans la littérature, en les illustrant par quelques exemples parisiens et helvétiques liés à des recherches de son équipe: «Sommes-nous vraiment de plus en plus mobiles?» (ch. 1), «En nous déplaçant plus vite et plus loin, sommes-nous plus libres?» (ch. 2). Il complète son analyse par des observations de base telles que «les manières de se déplacer se multiplient et la société change» (ch. 3) et en arrive plus explicitement (ch. 4) au lien entre ville et mobilité. Le chapitre 5 étudie «Comment la mobilité transforme la ville» avant de poser la question clé de l'automobile et du lien entre «politiques de transports urbains et mobilité» (ch. 6). Ce parcours est nécessaire pour aborder la critique du «modèle suisse» (ch. 7) et terminer par «Dix thèses sur les déplacements et la mobilité» (ch. 8).

L'ouvrage est de lecture facile, grand public comme le veut la collection, s'appuyant partiellement sur des exemples tirés de recherches conduites en Suisse et à Paris. Il apporte cependant un ensemble de résultats tant empiriques que conceptuels et théoriques de tout premier ordre et d'abord l'idée-force qui donne son titre et sous-titre à l'ouvrage: **Les paradoxes de la mobilité: bouger, s'enraciner**. Il s'agit de montrer que les nouveaux moyens de déplacements ne sont pas le signe d'une hypermobilité croissante mais que

«au contraire, c'est pour préserver notre environnement familier et nos ancrages que nous choisissons maintes manières de nous déplacer vite et loin» (p. 21).

Ce fait est peut-être paradoxal, mais il est confirmé par une enquête récente auprès des pendulaires suisses de longue distance montrant que cette pratique est liée à une recherche de sédentarité. En d'autres termes,

«la pendularité de longue distance est le choix effectué par des personnes fortement ancrées dans leur lieu de résidence. Un ancrage qui peut se construire sur un lien très fort, à une maison, à un quartier ou une agglomération, et qui donc mérite d'être étudié à toutes les échelles de territorialités. Idée-force complétée par cette autre voulant que la première question, «pourquoi bouge-t-on?» ne concerne pas le seul domaine des transports, mais nous fait entrer de plain-pied dans l'étude, combien plus vaste, des modes de vie contemporains» (p. 14).

L'auteur insiste alors sur la représentation de «la mobilité comme fait social total (au sens de MARCEL MAUSS)» (p. 99) et le rôle central du concept de «motilité des acteurs»,

«c'est-à-dire l'ensemble des accès, des compétences et des projets qui définissent l'aptitude d'une personne ou d'un groupe social à se mouvoir» (p. 99),

et qui est bien ce qui transforme la ville. JEAN REMY et LILIANE VOYÉ l'avaient montré en 1992: la mobilité sociale est partie prenante de toute définition de la mobilité. VINCENT KAUFMANN le montre bien, par exemple en traitant de la «liberté», en cherchant à mesurer les effets des déplacements en termes d'égalité (ou d'inégalité) et de changement social.

De ce fait, l'ouvrage entretient des liens avec l'œuvre des pères fondateurs de l'École de Chicago, prolongée par celle d'un JEAN REMY puis d'un MICHEL BASSAND, dont il éprouve cependant la grande complexité et qu'il renouvelle en s'appuyant sur trois dimensions complémentaires: «les aptitudes à se mouvoir», la «motilité» impliquant aussi bien l'intention que l'acte, «les déplacements» (p. 31). Ces trois dimensions permettent de

«déconstruire la synonymie entre déplacement et mobilité et d'envisager divers agencements»,

à propos desquels on remarquera qu'ils impliquent tous, directement ou indirectement le contexte géographique, que l'on puisse se déplacer sans être mobile, que l'on soit mobile tout en ne se déplaçant pas, que l'on puisse tout à la fois se déplacer et être mobile, quand la mobilité spatiale correspond à une mobilité sociale, quand

«le franchissement de l'espace géographique s'accompagne d'un parcours dans l'espace social» (p.32).

Autant dire que l'auteur n'ignore pas l'apport possible de quelques géographes, du moins ceux qui gravitent directement dans son orbite, auxquels viennent s'ajouter GABRIEL DUPUY (1999), l'incontournable auteur de

La dépendance automobile, MICHEL LUSSAULT (2007) et son excellente étude sur *L'Homme spatial*, et MICHEL FOUCHIER (1997), auteur de *Les densités urbaines et le développement durable. Le cas de l'Île-de-France et des villes nouvelles*. Reconnaissons qu'ils sont tous utilisés à bon escient et qu'au total, en arrivant à la liste des dix thèses proposées, dont certaines particulièrement bien formulées et nuancées, le géographe ne peut qu'acquiescer même s'il sait déjà que la dernière thèse mettant en cause le modèle suisse de politique des déplacements urbains, tel que proposé dans les agglomérations de Zurich, Bâle et Berne,

«ne fait pas forcément le bonheur à la place des gens, sa principale limite étant de verrouiller le champ des possibles et le choix des modes de vie» (p. 104).

À propos du plaidoyer pour une

«politique des déplacements permettant le pluralisme, faute de quoi la politique risque d'être tout à la fois inefficace et injuste» (p. 105),

l'avis est que la discussion est encore ouverte et risque de prendre de nouvelles couleurs avec la hausse récente des coûts des déplacements et l'émergence de nouvelles pratiques et de nouvelles modes. Parmi celles-ci, on note l'actuel «retour en ville» et l'émergence de l'idée de «Croissance intelligente» (*smart growth*) qui entretient des liens croissants avec la politique du TOD (*Transit Oriented Development*). L'ouvrage de VINCENT KAUFMANN, dont on a souligné l'excellence, semble curieusement ignorer ces pratiques et ces modes, alors même qu'elles sous-tendent actuellement, et heureusement, toute la politique urbaine lausannoise.

On connaît bien aujourd'hui les liens qu'entretient avec la géographie le philosophe de l'urbain THIERRY PAQUOT, professeur à l'Institut d'Urbanisme de Paris, éditeur de la revue *Urbanisme* et auteur de très nombreux ouvrages, souvent avec des géographes. On se rappelle à ce titre le récent *Dictionnaire. La ville et l'urbain* publié en 2006 avec DENISE PUMAIN et RICHARD KLEINSCHMAGER (voir *Geographica Helvetica* 3/2007, pp. 194-195). On connaît également la collection *Espace en société. Logique territoriale* créée par MICHEL BASSAND, maintenant associée à VINCENT KAUFMANN, JACQUES LÉVY et JEAN-MARC OFFNER à l'EPFL et publiée par les Presses polytechniques et universitaires romandes. La visée de la collection est explicite et s'énonce sur le revers de la couverture:

«décrypter les logiques territoriales à l'œuvre dans les dynamiques contemporaines [...] Action publique, citoyenneté, inégalités socio-spatiales, infrastructures, institutions, mobilité, modes de vie urbains, planification et projets, services collectifs, autant de sujets explorés par les sciences sociales pour comprendre les modes de production, de gestion et d'usage de l'espace. Une ambition de formalisation des connaissances, métissage des savoirs et valorisation des débats, au service d'un aménagement durable des territoires, à la fois juste, efficace et légitime».

À cet égard, la contribution proposée par **Thierry Paquot** (2008) est remarquablement utile, prolongeant d'ailleurs, sur le thème clé aujourd'hui des «**banlieues**» devenu objet pour les sciences sociales, ses précédents travaux anthologiques et sur l'état des savoirs urbains. Il s'agit bien en effet d'une «**anthologie**», réunissant une série d'articles ou d'extraits d'articles savants et reconnus comme tels par la communauté scientifique. Une vingtaine de pages forment la présentation et s'inscrivent dans une saisie des représentations littéraires et artistiques du phénomène et plus généralement dans l'imagination fictionnelle. Ensuite, une revue choisie des résultats des recherches en sciences humaines et sociales est présentée. THIERRY PAQUOT les présente en dégagant le sens et les enjeux de l'évolution des représentations dont ils témoignent. On les découvre alors avec un intérêt constant. Ils sont le fait de géographes, d'historiens, de politologues et de politiques, de sociologues, permettant de mieux comprendre comment et pourquoi une bonne intelligence du phénomène, même remarquablement décrit par un géographe de talent comme HERVÉ VIEILLARD-BARON, fin connaisseur des banlieues s'il en est et auteur du premier texte, ne saurait se passer de l'apport des spécialistes d'autres disciplines. On notera d'ailleurs, grâce à la mobilisation d'une thèse d'histoire datant de 1897 et intitulée «Transformation dans le caractère extérieur des villes: les banlieues», l'inventaire de la progressive introduction du mot dans les préoccupations des géographes, dès VIDAL DE LA BLACHE d'ailleurs. On lira avec beaucoup d'intérêt également une introduction à l'étude de la banlieue par PIERRE GEORGE datant de 1950, mettant en évidence non seulement l'ancienneté du phénomène, mais encore l'intérêt si bien illustré par l'auteur d'apprendre à le saisir aussi bien par la géographie que par l'histoire, l'économie et la politique. Le lecteur de cette anthologie originale et précieuse (dans laquelle figure le texte quasi pionnier de l'un des premiers maîtres de la géographie urbaine française, GEORGE CHABOT) en sera vite convaincu.

De fait l'ouvrage fourmille de perles heuristiques que les anciens auront plaisir à retrouver. On y découvre JEAN-FRANÇOIS GRAVIER, auteur du si célèbre et si influent *Paris et le désert français*, évoquer le fait que [l']«on ait attendu, à Paris, 1962 pour déclarer que l'urbanisme devait épouser l'automobile, tout en pensant exactement le contraire» (p. 71).

On peut y lire PAUL-HENRY CHOMBART DE LAUWE (pp. 107-119) traitant encore en 1982, de *la périphérie des villes et de la fin de civilisation*, parler d'enjeux et de luttes urbaines, de «processus d'émergence» et de forme d'action et finalement de la dynamique culturelle qui apparaît alors dans les rapports entre les institutions et la vie quotidienne. Son plaidoyer pour de nouvelles structures urbaines est à coup sûr fascinant un quart de siècle plus tard. Il exprime une autre

conception des modes de décision dans un sens démocratique autogestionnaire, encore quasi utopique. Ce texte constitue un passage réflexif obligé avant d'aborder l'avant-dernier texte, dû à ANNE FOURCAUT, spécialiste d'histoire urbaine. Cet auteur propose d'«en finir avec la banlieue» et d'abord de la banlieue dans les têtes», banlieue réduite à une

«métaphore permettant de circonscrire et de territorialiser commodément les peurs sociales» (p. 131),

une manière s'empêcher de «penser neuf», ce qui est, on en conviendra avec elle, la tâche des sciences humaines. En conclusion, la lecture de cet ouvrage est stimulante, d'autant plus qu'il contient un dernier chapitre consacré par le coordinateur de l'ouvrage aux banlieues au cinéma. Cette «filmothèque» l'on invite à revivre en pensée, voire à visionner, les films emblématiques de l'imaginaire-banlieue, des origines remontant au film des frères LUMIÈRE sur la sortie de leur usine lyonnaise (1895) aux représentations les plus contemporaines, témoignages du vécu actuel. Précieux.

Les géographes **Thérèse Saint-Julien** et **Renaud Le Goix** (2007) offrent encore un ensemble de textes d'importance majeure, focalisés sur un seul objet sans doute, **La métropole parisienne**, mais renvoyant de fait à trois thématiques essentielles qui donnent le sous-titre de l'ouvrage, «centralités», «inégalités» et «proximités», «sortes de pivots des dynamiques et de la cohésion territoriale métropolitaine» (p. 7). Sur le triple plan descriptif, explicatif et normatif ces thématiques sous-tendent la vision que l'on peut avoir non seulement de la métropole parisienne et de son devenir mais plus largement encore du monde urbain en général et des questions que pose son aménagement volontaire. Les treize contributions sont très parisiennes (Paris 1 et Paris 7) à deux exceptions près, certaines co-écrites (entre deux et cinq auteurs), d'autres relevant d'une seule plume, comme celle de CATHERINE RHEIN, dont l'œil social, appliqué ici aux changements sociaux et aux transformations de l'espace (pp. 139-163) est toujours aussi incisif, rigoureusement informé et contestataire des représentations toutes faites. Leur intérêt est de montrer et d'établir les liens entre ces trois «invariants» de l'analyse urbaine actuelle.

L'une des qualités de cet ouvrage est d'offrir une radiographie extrêmement rigoureuse de l'espace francilien. On appréciera en outre le fait que les résultats sont heureusement regroupés, à l'intérieur de chacune des contributions, de manière à illustrer les tendances à l'œuvre localement ou régionalement. Ces textes nourrissent une réflexion sur les mécanismes généraux, ici à nouveau identifiés et mis en évidence par la structuration des textes, communs à l'ensemble des grandes métropoles développées, sans oublier bien entendu ce qui apparaît plus spécifiquement parisien.

À cet égard, les introductions et conclusions sont de petits modèles à suivre quand il s'agit de rattacher l'idiographique au nomothétique. Et c'est bien pourquoi cet ouvrage est rangé dans la liste de ces contributions importantes pour construire une géographie urbaine du nouveau siècle.

On appréciera au passage toute une série d'énoncés de grande portée et qui feront mouche auprès des spécialistes et singulièrement aussi auprès des responsables de l'action politique et des stratégies territoriales, singulièrement encore une fois en regard des questions posées par les processus émergents et neufs auxquels il conviendra de donner des réponses nouvelles. On se contentera ici de mettre en exergue trois contributions. La première, concerne *Les pôles de l'activité métropolitaine* (pp. 11-38) et le fait que

«si la centralité continue de façonner les territoires métropolitains, les évolutions récentes montrent qu'elle obéit à de nouveaux schémas et qu'elle se redéfinit sur des principes en partie différents» (p. 18).

Le texte proposé par SANDRINE BERROIR, HÉLÈNE MATHIAN, THÉRÈSE SAINT-JULIEN et LENA SANDERS, tous spécialistes d'analyse et de modélisation spatiale, illustre bien les progrès géants nés de la rencontre réussie entre une double exigence conceptuelle et statistique dans les méthodes mobilisées pour la réalisation de ces études et de l'intérêt de la rencontre entre économistes et géographes. La distinction proposée entre les deux dimensions complémentaires de la centralité que sont la concentration et la polarisation, dont la mesure relève de critères et d'indicateurs distincts, est méthodologiquement très éclairante. Elle devrait faire date au double plan théorique et pratique dont la principale leçon réside peut-être aujourd'hui dans la reconnaissance de la pluralité des logiques en œuvre.

On se réjouira fortement enfin de constater comment de jeunes géographes en cours de thèse ou venant de les terminer ont aujourd'hui largement dépassé le débat entre qualitatif et quantitatif, en jouant habilement des deux registres selon les besoins, quitte à les mêler de manière tout à fait originale. Ainsi du chapitre consacré par ANNE-LISE HUMAIN-LAMOURE (pp. 235-232) au Quartier Latin et à la question de savoir «ce qui fait quartier dans Paris». Passant allégrement, quoique rapidement, des questions de forme aux questions de sens et d'intention, et réciproquement, l'auteur n'hésite pas à évoquer l'ensemble des référentiels conceptuels et méthodologiques connus et disponibles. Géographie des représentations, géographie littéraire, référentiel psychologique, sémiologie et idéologique, enquête par questionnaire, analyse des correspondances multiples sont tour à tour mobilisés pour y voir plus clair. Cela permet à l'auteur de proposer finalement une image synthétique des «formes de connaissance, socialement élaborées et partagées», résultat d'ordre structurel et typologique

qu'elle reconnaît devoir expliquer conceptuellement en termes d'appropriation différentielle, renvoyant finalement aux caractéristiques individuelles des répondants et singulièrement à leurs caractéristiques résidentielles. Il s'agit en d'autres termes des «diverses constitutions d'une territorialité de proximité» (p. 250). Cela donne en outre l'occasion de revenir en conclusion à des propos d'ordre général en rapprochant ces résultats des éléments d'une imaginabilité urbaine telle que l'avait conçue LYNCH en 1960. Ce résultat confirme, sans le dire explicitement, l'idée-force liée à «la ville émergente, la ville au choix» d'YVES CHALAS (2000), et peut-être aussi le paradoxe mis en évidence par VINCENT KAUFMANN (2008) associant mobilité et enracinement: «on peut avoir pour territoire de parcours la ville entière, sans pour autant ignorer une territorialité de quartier» (p. 251). La conclusion de l'ouvrage le confirme:

«les formes spatiales en place et les apparentes contradictions des évolutions en cours expriment à la fois la forte résilience du système régional et son renouvellement, grâce à l'émergence de nouvelles dimensions territoriales» (p. 319).

Le travail géographique continue.

Bibliographie

- BAILLY, A.S. & J.-B. RACINE (1981): Des géographies urbaines. – In: L'Espace géographique 2: 143-152.
- BERTHOUD, A.C. (2007): Viser les marges pour atteindre l'essence. – In: DA CUNHA, A. & L. MATTHEY (coord.): La ville et l'urbain: des savoirs émergents. Textes offerts à Jean-Bernard Racine. – Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes: 481-488.
- CHALAS, Y. (2000): L'invention de la ville. – Paris: Anthropos.
- CHOAY, F. (1994): Le règne de l'urbain et la mort de la ville. – In: DETHIER J. & A. GUILHEUX (dirs): La ville. Art et architecture en Europe, 1870-1993. – Paris: Centre Georges Pompidou: 26-35.
- CLAVAL, P. (1981): La logique des villes. Essai d'urbanologie. – Paris: Litec.
- DA CUNHA, A. & L. MATTHEY (2007): Des champs d'émergence. – In: DA CUNHA, A. & L. MATTHEY (coord.): La ville et l'urbain: des savoirs émergents. Textes offerts à Jean-Bernard Racine. – Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes: 11-32.
- DORIER-APPRIEL, E. & P. GERVAIS-LAMBONY (dirs) (2007): Vies citadines. – Paris: Belin.
- DUPUY, G. (1999): La dépendance automobile. – Paris: Anthropos.
- FOUCHIER, V. (1997): Les densités urbaines et le développement durable. Le cas de l'Île-de-France et des villes nouvelles. – Paris: Secrétariat du groupe central des villes nouvelles.
- GRUET, B. (2006): La rue à Rome, miroir de la ville. Entre l'émotion et la norme. – Paris: Presses de l'Université Paris-Sorbonne.
- KAUFMANN, V. (2008): Les paradoxes de la mobilité: bouger, s'enraciner. – Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes.
- LAZZAROTTI, O. (2006): Habiter: la condition géographique. – Paris: Belin.
- LUSSAULT, M. (2007): L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain. – Paris: Seuil.
- LYNCH, K. (1960): The image of the City. – Cambridge: The MIT Press.
- PAQUOT, T. (2008): Banlieues. Une anthologie. – Lausanne: Presses polytechniques et universitaires romandes.
- PUMAIN, D., PAQUOT, D. & R. KLEINSCHMAGER (2006): Dictionnaire. La ville et l'urbain. – Paris: Anthropos.
- REMY, J. & L. VOYÉ (1992): La ville: vers une nouvelle définition. – Paris: L'Harmattan.
- SAINT-JULIEN, T. & R. LE GOIX (2007): La métropole parisienne: centralités, inégalités, proximités. – Paris: Belin.
- LAZZAROTTI, O. (2006): Habiter: la condition géographique. – Belin, Paris: 1-287. ISBN 2-7011-4319-5; tab., fig., cartes, photos; € 26.–.

Jean-Bernard Racine, Décanat GSE
Université de Lausanne

Condition. En français, le mot est riche de significations. Dans son usage le plus courant, il ouvre à plusieurs sens, selon que la condition renvoie à un *état*, un *moyen*, une *exigence*, une *détermination*. La «condition géographique» invite ainsi à un état de la géographie, à une explicitation de ses exigences et à une réflexion sur son *devenir* possible (p. 102). En ce sens, l'ouvrage d'O. LAZZAROTTI constitue tout à la fois une ontologie et une épistémologie de la discipline, conduisant, *in fine*, à une «métaphysique» (p. 19). Car, si l'auteur cherche à répondre aux questions de savoir de quoi parle la géographie et de ce qu'on fait quand on fait de la géographie, l'enjeu avoué n'est rien moins que celui «d'ouvrir la science géographique pour la révéler comme mode d'exploration de l'homme» (p. 24).

Conditionner la géographie à l'habiter constitue donc un appel à penser en nuances et dans «plusieurs sens» (SCHEFER 2003). Ce travail nécessite encore un «éloignement du regard». LAZZAROTTI explore ainsi les confins de la géographie (la sociologie, l'anthropologie, l'ethnologie, la psychologie, la psychanalyse, la littérature). D'épistémologue, il se fait philosophe

«[...] ce projet de Géographie est bien d'essence philosophique parce qu'il se définit comme une réflexion sur l'homme [...]» (p. 19).

L'argumentation se développe en trois parties – «L'espace habité, condition géographique de l'humanité» (pp. 26-94); «L'habitant: <carte d'identité> et <signature géographique>» (pp. 96-162); «Habiter, cohabiter» (pp. 164-267) – qui envisagent tour à tour «l'espace habité», «l'habitant» et «la cohabitation» (p. 22). Chacune de ces parties est élaborée autour d'exemples itératifs, que l'auteur reprend et enrichit à mesure que sa théorisation progresse.

La première partie propose une clarification épistémologique et une élaboration conceptuelle autour de notions classiques de la géographie (le lieu, le territoire, le monde). L'auteur y pose un principe de «co-constitution» des lieux et des territoires (p. 56) qui permet de penser ces deux termes de manière intégrée, l'un et l'autre à la fois habilitant et habilité (p. 62). Cette approche appelle la mobilisation d'une troisième catégorie de l'espace habité: le monde, qui est une «synthèse de l'humanité habitante» (p. 64 et suiv.).

La deuxième partie envisage l'habitant non pas comme élément distinct (quoique articulé au) du monde, mais comme «monde inversé» (p. 22). L'auteur s'intéresse ainsi à ce qui relie l'un et l'autre. Les notions de place et de placement le conduisent alors à l'explicitation d'une «signature géographique» (p. 99), qui combine intériorisation de l'espace habité (donc de la présence tierce – tous les autres qui font société – qui y est inscrite) et extériorisation de l'habitant. Cette signature permet de comprendre la composition géographique de l'identité de chacun.

La dernière partie donne l'occasion d'approfondir la «consubstantialité de l'espace habité et de l'habitant» (p. 170). L'auteur s'y livre à une analyse critique de l'habiter en tant que concept transversal des sciences humaines et sociales pour en faire un élément d'autonomisation d'une science géographique (p. 192 et suiv.). Puis, s'intéressant aux savoirs dont sont porteurs l'habitant et l'habiter, LAZZAROTTI identifie différentes compétences géographiques et dégage des pistes de recherches constitutives d'un véritable programme scientifique à venir.

Une lecture scolastique tatillonne (on peut regretter qu'une telle synthèse ne comporte pas plus de références anglo-saxonnes) ou partisane (on peut s'attrister que certains travaux sur le «référentiel-habitant» ne soient pas plus souvent mobilisés) serait ici peu à propos. Il semble plus opportun de saisir quelques-uns des miroitements de cette proposition d'«une science géographique», «synthétique, cohérente et autonome», susceptible de participer «aux débats des autres champs de pensées» (p. 23).

Cet essai semble caractéristique d'un tournant du

discours géographique. S'y manifeste la fin d'un «constructionnisme» (qui insistait lourdement sur l'invention sociale de x, y ou z), au profit d'une approche structurationniste bien plus efficiente, déjà esquissée par des auteurs comme RAFFESTIN (1986) avec ses processus TDR (territorialisation – déterritorialisation – reterritorialisation) ou PIVETEAU (1996) avec ses interfaces constat/norme. Le monde et ses attributs ne sont plus de simples produits. Ils sont constitutifs de «structure[s] structurée[s] et structurante[s]» pour parler comme BOURDIEU (1979), habilités et habilitants pour s'exprimer comme GIDDENS (1984). Si bien qu'habiter le monde, c'est être informé par lui en même temps qu'on l'informe.

Cet essai est encore exemplaire d'une géographie ouverte à des régimes divers de textualité. On retrouve en effet, dans la langue de l'auteur, une opérationnalisation d'une proposition ancienne de BARTHES (1967): «ouvrir la recherche» en usant des «glissements» du langage. Ce plaisir de l'écriture, qui n'exclut pas la rigueur, se manifeste notamment dans le soin porté aux titres de parties et sections. Ceux-ci reposent le plus souvent sur un principe d'écho. Les «24 heures de la vie d'une mer» (p. 26) résonnent par exemple avec les *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* de ZWEIG (2003) et remémore cette intensité.

Enfin, on y retrouve une ambition de «<restaurer> la géographie des hommes» (p. 19) par l'interrogation du corps en tant qu'il est «traversé par le monde» et simultanément «dans le monde» (ibid.). Vieux et beau programme qui était déjà celui de la philosophie du «corps pluriel» (SCHEFER 2003) de NOVALIS, et plus largement du projet – dans les années 1790-1800 – d'une science romantique singulièrement synthétique et holistique.

Un ouvrage ample, cohérent, érudit et exigeant. À lire pour se mettre en condition.

Références

- BARTHES, R. (1967): De la science à la littérature. – In: BARTHES, R.: *Le bruissement de la langue*. – Paris: Seuil: 11-19.
- BOURDIEU, P. (1979): *La distinction. Critique sociale du jugement*. – Paris: Minuit.
- GIDDENS, A. (1984): *La constitution de la société*. – Paris: Presses Universitaires de France.
- PIVETEAU, J.-L. (1996): Notre territorialité n'est-elle pas essentiellement masculine? – In: *Géographie et cultures* 20: 69-80.
- RAFFESTIN, C. (1986): *Écogénèse territoriale et territorialité*. – In: *Espace, jeux et enjeux*. – Paris: Fayard: 173-185.
- SCHEFER, O. (2003): *L'esthétique de la totalité*. – In: LE BLANC, C., MARGANTIN, L. & O. SCHEFER: *La forme*

poétique du monde. Anthologie du romantisme allemand. – Paris: José Corti: 67-97.

ZWEIG, S. (2003): Vingt-quatre heures de la vie d'une femme. – Paris: Stock.

Laurent Matthey, Institut de Géographie
Université de Lausanne

DA CUNHA, A. & L. MATTHEY (coord.) (2007): La ville et l'urbain: des savoirs émergents. Textes offerts à Jean-Bernard Racine. – Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, Lausanne: 1-487. ISBN 978-2-88074-741-1; fig., tab., photos, cartes.

Ce livre est un recueil de textes en hommage à JEAN-BERNARD RACINE, pour son départ en retraite. Il comporte 24 pièces et a réuni 40 collaborateurs. Le résultat est dans la norme du genre: inégal, et pas tout à fait au niveau habituel du dédicataire. L'avantage réside dans la diversité des éclairages. L'inconvénient, dans le jeu de rôles et la reproduction de quelques discours déjà connus.

L'introduction insiste sur le côté mouvant, complexe, innovant et critique d'une géographie qui se cherche et qui, après avoir tenté de remplacer la logique par l'herméneutique (p. 11), n'en serait «pas encore revenue à un régime de science normale» (p. 13). Les organisateurs ont classé les contributions en trois parties, dites «champs émergents»: complexité, durabilité, identité. C'est un pari intéressant, et qui n'est pas sans rapport avec le parcours de J.-B. RACINE lui-même, tel qu'il se lit à travers ses publications, et qu'il résume en disant qu'il a «négocié le «tournant culturel» de la géographie humaine» (p. 439) – on sait que certains de ses articles récents ont surpris en semblant renier une jeunesse trop «positiviste». Mais tout dépend de ce que l'on place sous ces mots.

Ce n'est donc pas un hasard si l'article de DENISE PUMAIN sur le paradigme de la complexité est placé en tête; mais ce n'est pas comme préhistoire de la recherche urbaine, puisque la totalité de l'ouvrage se veut consacrée à des «savoirs émergents». L'article offre un large panorama de la problématique de recherche systémique, bien que la ville, comme la complexité, y soient assez abstraites. Il est appuyé par une intéressante et bien nécessaire contribution de CÉLINE ROZENBLAT sur les acteurs de la ville, et par une riche analyse de LARRY BOURNE sur l'évolution urbaine du Canada, soulignant les formes de métropolisation et de différenciation. On a là quelques éléments concrets, factuels, solides. Ces qualités se retrouvent dans une contribution de PAUL VILLENEUVE, CATHERINE TRU-

DELLE et MATHIEU PELLETIER sur les 2 000 conflits urbains recensés à Québec et qui montre la place des femmes, de la participation et des quartiers, ou dans un article sur l'église allemande à Vancouver. Comme si le Canada restait dans le monde racinien la source vivante et rafraîchissante de l'empirie et de l'analyse argumentée.

La plupart des autres articles n'en paraissent que plus discursifs. CLAUDE RAFFESTIN a choisi le rôle de l'imprécauteur radical, en lançant une diatribe contre le cynisme du capital et la faiblesse des géographes qui étudient la ville sans se mobiliser pour la changer. On eût aimé, en effet, plus d'apports sur la pratique de la ville et l'expertise, dans la mesure où J.-B. RACINE lui-même s'est de plus en plus engagé dans l'action urbaine; seul un article de J.-P. GAUDIN relance la question sous une autre forme, plus classique. Le débat sur le chercheur et le citoyen est inépuisable; du moins ce livre lui apporte-t-il quelques éclairages.

Des autres textes émergent quelques constantes, et abondance de contradictions. Le devenir de «la ville» est supputé, éventuellement avec le souci d'un «développement durable» aux définitions fugitives. Cinq Lausannois assurent que la ville «durable» sera resserrée et dense, tandis que l'utopien BRIAN BERRY voit une «e-ville» éparpillée et retournée au vœu de nature de tout bon «américain», et qu'HENRI REYMOND plaide pour une «ville-parc». Reste que «la ville» y apparaît souvent comme une entité indéfinie, ectoplasme ou entéléchie, sans lieu, sans acteurs, sans oppositions ni disparités. Tel la voit comme paradis de l'interaction sociale, tel autre comme éden de l'individu et tombeau des communautarismes, une troisième comme espace mystique: on doute que ces outrances aient des vertus heuristiques et disent plus sur la ville que sur leurs auteurs.

Vers la fin, J.-B. RACINE lui-même a accordé un intéressant entretien sur son parcours, et fournit une liste de quelque 230 titres, dont près de 100 en collaboration, publiés en 40 ans avec une belle régularité, le mode montant à 12 titres en 1990. Par cet apport, et par la plupart des contributions à l'ouvrage, on voit bien que des géographes ont beaucoup à dire, s'expriment, débattent et ne manquent ni d'acquis ni d'ambitions. C'est un grand mérite que de les y avoir entraînés.

Roger Brunet, Tours

DIPPER, C. & U. SCHNEIDER (Hrsg.) (2006): Kartenwelten. Der Raum und seine Repräsentation in der Neuzeit. – Primus Verlag, Darmstadt: 1-238. ISBN 978-3-89678-289-2; 15 Abb. und 15 Farbtafeln; € 29,90, CHF 49,90.

Im Zeitalter der Digitalisierung aller möglichen Sachverhalte scheint Kartographie und scheinen Karten zu einem ausschliesslich technischen Problem zu mutieren. Laienhafte Eigenproduktionen stehen neben schlichten Karten, weil für deren professionelle Herstellung Geld und Zeit fehlen. Darüber geht vergessen, dass auch digitale Karten anspruchsvolle Kartographie sein können und dass Kartographie als Fachgebiet über eine lange und vor allem gute Tradition verfügt. Hinzu kommt, dass Karten zwar statische Gebilde sind, die aber einen Wandel in Zeit und Raum erfahren, dem auch eine gesellschaftliche und politische Komponente innewohnt. Der vorliegende Band stellt diesen zuletzt genannten Aspekt in den Mittelpunkt und erinnert an jene selbstverständlichen inhaltlichen und formalen Dinge der Karten, die Technikgläubigen in der Hitze der Bewältigung aktueller EDV-technischer Kartenprobleme vielleicht nicht mehr präsent sind. Zugleich wird eine Art «Geschichtsstunde» vor allem des 19. und eines Teils des 20. Jahrhunderts geboten. Sie lehrt, dass zwischen Wahrnehmung der Welt, kartographischem «Angebot» sowie politischer und gesellschaftlicher Absicht ein enger Zusammenhang besteht.

Das Buch gründet sich auf Beiträge zum 45. Deutschen Historikertag 2004 in Kiel, der unter dem Motto «Kommunikation und Raum» stand und über die Sektion «Repräsentation des Raumes» verfügte. Da ging es, wie das Herausgeber-Team im Vorwort (S. 7) bemerkt, um

«das Herstellen und Lesen von Karten, ihre Verbreitung, Nutzung und Wirkung sowie nicht zuletzt um das kritische Durchmustern aus wissenschaftsgeschichtlicher und ideologiekritischer Perspektive.»

Diesem Grundsatz folgten alle der zehn Autorinnen und Autoren, die es vermochten, geradezu spannende Beiträge zu dem jeweils eigenen Thema zu verfassen. Davon dürfen sich also nicht nur Historiker oder Kartographen, sondern auch Politologen, Soziologen und sicherlich auch die Angehörigen verschiedener Sparten der Geographie angesprochen fühlen.

Der Inhalt kann hier nur grob skizziert werden. Die Aufsätze sind gruppiert in «Karten zeichnen und Karten lesen» (S. 11-73), «Karten als Orientierungshilfe» (S. 77-124) und «Karten als Text» (S. 127-213). Diese eher dürren Überschriften lösen sich sofort auf, wenn man schon nur die Titel der Einzelbeiträge anschaut. Auswahl: «Im Norden liegt (...), nach Osten fließt (...). Vom Lesenlernen des Kartenbildes» (Beitrag H.-D. SCHULTZ); «Der absolute Staat und seine Karten. Eine kritische Geschichte der Genauigkeit am Beispiel Frankreichs» (Beitrag D. BITTERLING); «Wo Europa endet. Die Grenze zwischen Europa und Asien im 18. Jahrhundert» (Beitrag G. CECERE); «Was

vom Nationalsozialismus bleibt. Der Geschichtsatlas und die Bewältigung der Vergangenheit» (Beitrag C. DIPPER).

Noch einmal: Nicht nur die genannten, sondern alle Beiträge sind flüssig geschrieben und trotz des beachtlich dichten Inhaltsreichtums und grosser sachlicher Differenzierung spannend zu lesen, wozu man weder Historiker noch Historischer Geograph sein muss. In allen Arbeiten wird deutlich, dass zwischen «Gestern» und «Heute» Beziehungen bestehen, die auch ihren Niederschlag in Karten gefunden haben, die bekanntlich Konstrukte sind, nicht nur kartographisch-technische, sondern auch mentale, so dass sie politischen und gesellschaftlichen Aufladungen unterliegen. Die Nicht-Historiker unter den Geographen, Kartographen und Laien lernen zugleich eine Menge an geschichtlichen Zusammenhängen und die Historiker, das belegen deren Beiträge, scheinen manchmal darüber erstaunt, wie eng doch der Zusammenhang zwischen historischem Ereignis bzw. historischer Entwicklung und dem «Konstrukt Karte» ist.

Fazit: Das sehr gut, also auch spannend zu lesende und in gewählter Sprache geschriebene Buch stellt eine grosse Bereicherung des Zwischenfeldes Geographie/Geschichte dar und ist allen, die sich für Karten und Kartengeschichte, aber auch für historische Zusammenhänge interessieren, wärmstens empfohlen.

Hartmut Leser, Geographisches Institut
Universität Basel

THIERSTEIN, A. & A. FÖRSTER (eds) (2008): *The image and the region – making mega-city regions visible!* – Lars Müller Publishers, Baden: 1-288. ISBN 978-3-03778-131-9; zahlreiche Fotos, Karten, Abb. und Tab.; CHF 52.90.

Die (demographische) Größe einer Stadt ist eindeutig identifizierbar: Einwohnerzahl zusammen mit der Bezugsfläche(-ngröße) geben Antwort auf die häufig gestellte Frage: Welche ist die größte Stadt der Erde? Bereits schwieriger, und deshalb umstrittener, ist eine Antwort auf die Frage nach der bedeutendsten Global City. Eindeutige, weil messbare Indikatoren existieren für den ökonomischen Bereich; für die Identifikation ihrer kulturellen Bedeutung ist dies schon kaum mehr möglich.

Damit ist man bei den subjektiven Faktoren, die zur Bedeutung einer Megastadt ebenso dazugehören, als da z.B. sind: die Identität einer Stadt, ihr Image, ihre Reputation, ihr Flair. Bei ihrer – qualitativen – Erfas-

sung kommt der Wahrnehmung (*perception*) eine entscheidende, aber ebenso sibellynische, weil subjektiv geprägte, Rolle zu. Für den (räumlichen) Zentralbegriff bringt es einer der 17 Autoren auf den Punkt:

«What is a mega-city region? (...) It is certainly a matter of scale and placing it in context. Someone visiting from sparsely settled Sweden might perceive Stockholm as a mega-city region, whereas a visitor from Tokyo might be thinking of Stockholm as a lovely little town» (Seite 182).

Es ist das zweifellose Verdienst dieses Sammelbandes, sich dieser höchst komplexen, in der Stadtforschung bislang recht stiefmütterlich behandelten Materie angenommen zu haben. Die insgesamt 14 Beiträge liefern eine große Breite und Fülle von interessanten Denkanstößen – mehr wird man von einem interdisziplinär angelegten Band nicht erwarten dürfen. Diesem Anspruch wird er durchaus gerecht.

Zurück zum objektiv Bestimmbaren: Auf begrifflichem Kriegsfuß scheinen die Autoren hingegen mit ihrem räumlichen Zentralbegriff «Mega-City Region» zu stehen. An keiner Stelle wird er definiert, und so reicht er von der Nord-Schweiz («Greater Zürich Area», S. 38f., S. 89f.) über die «Mega-City Region München», die von Garmisch bzw. Kaufbeuren bis Regensburg reicht, «Berlin-Brandenburg Metropolitan Region» (S. 82f.) bis zur «North West European Mega-City Region», die Köln, die Randstad Holland und London einschließt. Bei einer derart weiten (und unpräzisen) Begriffsfassung würden über 80% der Bewohner Zentraleuropas und Nordamerikas (sowie über die Hälfte der übrigen Erdbewohner) vereinnahmt. «Making urban regions visible» wäre der zutreffendere Buchtitel gewesen.

Dirk Bronger, Geographisches Institut
Ruhr-Universität Bochum

WEHBERG, J. (2007): Der Fjellbirkenwald in Lappland. Eine vegetationsökologische Studie. – = Mitteilungen der Geographischen Gesellschaft in Hamburg 99, Franz Steiner Verlag, Stuttgart: 1-215. ISBN 978-3-515-09104-6, ISSN 0374-9061; 90 Abb., 34 Tab., Anhang, CD-ROM (79 Farbfotos zur Landschaft, ergänzende Abbildungen und Tabellen, geologische Karte, Dendrogramme zu den Vegetationsdaten); € 45.–.

Ziel der vorliegenden Studie (Dissertation unter der Leitung von Prof. Dr. D. THANNHEISER am Departement für Geowissenschaften der Universität Hamburg) war, den Fjellbirkenwald Lapplands an der polaren Wald- bzw. Baumgrenze des borealen Fennoskandiens hinsichtlich von Standorten, Verbreitung,

Physiognomie, pflanzensoziologischer Gliederung und Stellung sowie Synökologie und Syndynamik zu untersuchen. Die Datengrundlagen hierzu wurden im EU-Projekt HIBECO (Human Interactions with the Mountain Birch Forest Ecosystem – Implications for Sustainable Development) in den Jahren 2001 bis 2003 erarbeitet (insgesamt 393 Vegetationsaufnahmen). Der Fjellbirkenwald mit der bestandesbildenden Unterart der mitteleuropäischen Moorbirke *Betula pubescens* ssp. *czerepanovii* stellt an der meist von Nadelwald beherrschten polaren und alpinen Waldgrenze eine vegetationsgeographische Besonderheit dar. In grossen Teilen des borealen Fennoskandiens bildet der Fjellbirkenwald den Übergangsbereich zwischen der polaren Wald-/ Baumgrenze zur subarktischen Tundra. Im Bereich der norwegischen Finnmarksvidda hat diese Birkenwaldzone einen Landschaft bestimmenden Aspekt. Seit 1992 schützt europäisches Recht diese nordische Waldformation vor negativen anthropogenen Eingriffen.

Zur Ökologie und zur ökosystemaren Struktur des Fjellbirkenwaldes lag bisher relativ wenig Datenmaterial vor. Insbesondere dessen floristisch-soziologische Aspekte und die Einordnung in das bestehende pflanzensoziologische System waren bisher ungenügend bekannt bzw. teilweise umstritten. Es wurde also der Versuch unternommen, eine Gliederung der Fjellbirkenwälder in Typen bzw. Assoziationen vorzunehmen. Ferner wurden verschiedene lokale und regionale Standortparameter sowie Hinweise zur künftigen Waldentwicklung in einer wärmeren Atmosphäre miteinbezogen.

Die Studie weist eine klare, übersichtliche Gliederung hinsichtlich des Forschungsgegenstandes, der Fragestellung, des Forschungsstandes, der Vorstellung des Untersuchungsgebiets, der verwendeten Methoden, der Datensätze sowie der Darstellung und Synopsis der Ergebnisse auf. Es wurde eine ganze Reihe von Methoden verwendet: pflanzensoziologische Feldaufnahmen, Erfassung der Lebensformenspektren nach RAUNKIAER, Dendrochronologie, Remote Sensing, bodenkundliche und klimatische Parameter sowie MULVA-Auswertungen.

In der Arbeit werden sechs Assoziationen von Birkenwaldgesellschaften vorgestellt, wobei drei davon neu ausgedacht wurden (Preiselbeeren-Birkenwald [*Vaccinio vitis-idaeae*-Betuletum], Heidelbeeren-Birkenwald [*Vaccinio myrtilli*-Betuletum] und Moltebeeren-Birkenwald [*Rubo chamaemori*-Betuletum]). Ferner erfolgte eine weitere Unterscheidung von Varianten mittels Dendrogrammen. Jede Assoziation wurde hinsichtlich der oben aufgeführten Untersuchungsparameter konsequent bearbeitet. Für pflanzensoziologisch Interessierte erscheinen

die Zusammenstellungen über die Synonyme der betreffenden Pflanzengesellschaft besonders wertvoll. Weiter wurden die beschriebenen Assoziationen nach floristischen Aspekten, nach deren Ähnlichkeiten, Lebensformenspektren und weiteren ökologischen und standörtlichen Faktoren miteinander verglichen.

Die 215-seitige Arbeit weist durchwegs einen sauberen Druck auf. Die Diagramme der Abbildungen 4 und 5 zu den Jahresmitteltemperaturen und den Niederschlagssummen wären farbiger wesentlich besser lesbar. Ferner wäre die Aussagekraft des meridionalen Vegetationsprofils (Abbildung 9) erhöht, wenn die Wald- und Schneegrenzen graphisch hervorgehoben worden wären.

Vorliegende Dissertation verdient auch Anerkennung hinsichtlich der geleisteten Pflanzen-Bestimmungsarbeit, wobei vor allem die Kryptogamen zu nennen sind (59 Flechten- und 91 Moosarten). Die Artenliste im Anhang der bestimmten Blüten- und Farnpflanzen, Moose und Flechten kann somit als «checklist» für vegetationskundliche Exkursionen ins Gebiet des Fjellbirkenwaldes Lapplands nützliche Dienste leisten.

Conradin A. Burga, Geographisches Institut
Universität Zürich

PARNREITER, C. (2007): Historische Geographien, veräumlichte Geschichte. Mexico City und das mexikanische Städtenetz von der Industrialisierung bis zur Globalisierung. – Sozialgeographische Bibliothek 7, Franz Steiner Verlag, Stuttgart: 1-320. ISBN 978-3-515-09066-7; 17 Tab., 80 Abb.; € 46.–.

Der Titel des Buches macht es nicht unbedingt deutlich, dass es definitiv keine länderkundlichen Ambitionen besitzt. Mexico City, Mexiko und ihre Relativierung zur lateinamerikanischen Situation dienen vielmehr als Vehikel, eine breit angelegte theoretische und zuweilen philosophische Diskussion über Entwicklungspfade, eine Verknüpfung von Raum- und Zeitkategorien, zu führen. Im Gegensatz zu angewandten Fragestellungen der Stadtgeographie, die (mutmaßlich) im Hier und Jetzt stehenbleiben, argumentiert PARNREITER historisch und in langen Reihen, um den Aufstieg Mexico Citys und die Veränderungen im mexikanischen Städtenetz im

wahrsten Sinne des Wortes holistisch zu erklären. Er diskutiert städtische Entwicklungen in gesellschaftspolitischen Kontexten und (welt-)wirtschaftlichen Zusammenhängen, um hieraus urbane Dynamiken, sich verändernde Stadt-Land-Bezüge und eine «Neuformierung» des mexikanischen Städtenetzes abzuleiten. Eigene empirische Arbeiten liegen der Arbeit demzufolge nicht zugrunde. Sekundärstatistiken sind die Datenbasis für PARNREITERS Argumentation.

Wichtiger ist dem Autor der philosophische Überbau seiner Arbeit. In seiner Lese-«Entdeckungsreise» von BRAUDEL und MARX über HARVEY, WERLEN und SOJA, LEFEBVRE und FOUCAULT rezipiert und interpretiert PARNREITER «Raumkonzeptionen» und Bezüge von Geschichte und Geographie. Das schlägt sich auch in der Literaturliste nieder, in der diese Autoren vielfach zitiert werden. Wie und von wem sind «Räume» geschaffen und «konstruiert» worden, was treibt die «Räume» durch welches «Handeln» in ihrer Entwicklung voran, und in welchem veränderlichen Bezug stehen diese «Räume» zu anderen «Räumen»? In unterschiedlichen historischen gesellschaftlichen Kontexten entstehen damit immer wieder neue Möglichkeiten und Herausforderungen, «Räume» bzw. «Geographie zu machen». Diese Grundthesen fallen bei PARNREITER sprachlich jedoch deutlich sperriger und zuweilen in langwierigen verbalen Variationen aus, sodass es schon größter Konzentration bedarf, sich durch den kompakten Theorieblock zu lesen. Vor allem die Bandbreite der von PARNREITER in Wert gesetzten Theorien von der *radical geography* bis hin zur *new economic geography*, von der Entwicklungsforschung bis hin zur Sozialgeographie – die eigentliche Stadtgeographie hat dabei einen auffällig geringen Stellenwert – fällt dabei auf. Diese segmentartig argumentierenden Theorien nutzt PARNREITER, um sie in seinem Fallbeispiel Mexiko synergetisch zusammenzuführen und seiner Suche nach «Historischen Geographien» unterzuordnen.

Was ist nun der Anspruch dieser Arbeit? Weder handelt es sich um eine «Historische Geographie» noch um eine im Mainstream der aktuellen deutschen Geographie negativ perzipierte länderkundliche Darstellung Mexikos. Vermittelt wird eher die Auffassung, dass nur eine umfassende politökonomische Perspektive das inhärente Verhältnis von Raum und Zeit, von Geschichte(n) und Geographie(n) zu erklären vermag.

Ulrich Jürgens, Geographisches Institut
Universität Kiel